

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » 14 » » six mois.
» » 7 50 » » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, HULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, HULLIER et C^o pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 4 Aout 1866.

BULLETIN.

On s'est étonné un moment de l'occupation accomplie, ces jours derniers, par les Prussiens, de plusieurs villes des Etats du Sud de l'Allemagne. Ces mouvements s'expliquent par le fait que, la suspension d'armes ayant été conclue séparément avec chaque Etat, les ordres d'arrêter les hostilités n'ont pu être expédiés que successivement aux commandants prussiens. Relativement aux opérations en Bavière, notamment, le *Moniteur prussien*, repousse l'accusation de rupture de l'armistice.

Ce ne seront pas les grands Etats qui feront maintenant traiter les choses en longueur. La Prusse et l'Autriche ont un égal désir d'en finir au plus vite. C'est jeudi midi qu'a commencé l'armistice de Nikolsbourg; d'ici à peu de jours les bases de la paix seront sans doute définitives. La Prusse s'attend à quelques résistances, non de la part de l'Autriche avec laquelle elle est d'accord, mais du côté des petits souverains dépossédés; aussi a-t-elle profité des derniers jours précédant l'armistice pour occuper les positions militaires les plus avantageuses; et, aujourd'hui, le roi Guillaume se contentera de proclamer l'incorporation à son royaume des Etats du Nord dont les princes sont déjà hors de cause par le fait.

Si l'on en croit certains renseignements, les souverains détrônés du Hanovre, de Nassau, de la Hesse-Darmstadt et de l'Electoralat, auraient dessein de s'entendre pour avoir une conférence préliminaire à l'effet de protester contre les arrangements sommaires de la Prusse. On assure que la Russie, disposée en leur faveur, se propose un congrès ou figureraient tous les signataires des traités de 1815.

Cependant on écrit de Berlin que le cabinet de Saint-Petersbourg n'a encore fait aucune démarche officielle à ce sujet.

Les représentants des Etats du Sud ont

été invités par M. de Bismark à se rendre à Berlin pour assister aux négociations ouvertes pour la paix.

D'Italie, rien de nouveau, si ce n'est que le gouvernement de Florence traite la Vénétie en province annexée. On mande de Florence: « Dès à présent la réunion de la Vénétie à l'Italie est assurée sans aucune condition, la question des délimitations de frontières est réservée pour être discutée dans les négociations de paix. » — ???...

Le banquet donné il y a deux jours, à Mansion-house par le lord-maire de Londres a fourni, comme chaque année, l'occasion à plusieurs membres du cabinet de discuter sur la situation politique de l'Europe.

Le général Peel, ministre de la guerre, a dit que la campagne faite par les Prussiens en Bohême et en Moravie était la plus grande des temps modernes. L'orateur a ajouté que grâce aux perfectionnements qui vont être introduits dans l'armement des troupes anglaises, ces troupes continueraient à se maintenir sur le pied de l'égalité avec les meilleures de l'Europe. Le ministre de la marine a fait une déclaration non moins tranquilisante en ce qui concerne l'état des forces navales de la Grande-Bretagne.

Enfin, le comte Derby tout en émettant quelques craintes au sujet des changements que peut entraîner la guerre qui vient de finir, s'est félicité de ce que la paix ait pu se rétablir sans que l'Angleterre ait eu à intervenir :

« La paix a ses triomphes aussi bien que la guerre, et il n'est pas possible, à son avis, d'en obtenir un plus grand que celui dont l'Angleterre peut s'enorgueillir après être enfin parvenue à reliaer, au moyen du télégraphe électrique, ces deux puissants pays qui ont nom la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. » Le comte Derby s'est alors plu à énumérer les liens réciproques qui unissaient les Anglais et les Américains. « Nous avons tous les mo-

tifs possibles de souhaiter, a-t-il dit en terminant, une union permanente entre les deux nations. »

Peut-être nous serait-il permis d'ajouter que la présence dans les mers de l'Europe du formidable monitor américain, (*Mion-tonomack*) aujourd'hui sans rival et qui, seul peut-être suffirait pour anéantir la flotte anglaise, est pour quelque chose, sans doute, dans cette recrudescence et chaleur sympathiques de *John Bull* pour le cousin *Jonathan*.

L'alliance franco-anglaise ne figure, même pas pour mémoire, dans les discours que nous mentionnons. Faut-il s'en étonner, quand les journaux anglais répètent, à l'envi, que la France n'est plus que la deuxième puissance militaire du continent ?

Le câble transatlantique affirme de nouveau son existence. Malheureusement, c'est pour nous donner des renseignements regrettables sur l'état intérieur de l'Amérique. Une dépêche de New-York dit qu'une émeute politique a éclaté à la Nouvelle-Orléans et que l'état de siège y a été proclamé.

Les avis du Brésil sont plus rassurants, mais les nouvelles du théâtre de la guerre ne sont pas favorables aux alliés.

J. REBOUX.

Le *Moniteur* promulgue un décret relatif aux professeurs des classes élémentaires dans les collèges et les lycées. En voici les dispositions :

Le traitement des maîtres élémentaires, pourvus d'une nomination ministérielle, est fixé à 1,500 francs dans les lycées des départements, et à 1,800 francs dans les lycées de Paris.

Il pourra, après cinq années d'exercice, être porté à 1,800 francs dans les lycées des départements et à 2,000 francs dans ceux de Paris.

L'article 14 du décret du 27 juillet 1859 est rapporté.

On écrit de Londres, 2 août :

« Le bruit court que le gouvernement russe a fait savoir à celui de Berlin qu'une

paix basée sur la spoliation des souverains du Nord de l'Allemagne ne peut être que provisoire. On dit aussi que le Czar approuve complètement le plan de compensation proposé par l'Empereur Napoléon » (Havas)

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les télégrammes suivants :

Berlin, 2 août.

Le roi partira de Prague samedi matin. Il dinera à Goerlitz à 5 heures et arrivera à Berlin à 11 heures du soir.

On mande de Lohr, 2 août :

Le quartier-général prussien sera transporté demain à Wurtzbourg. Les troupes prussiennes occuperont cette ville, à l'exception du quartier de Marienberg, pendant l'armistice.

Berlin, 2 août. 7 heures du soir,

On assure que le cabinet de St-Petersbourg n'a encore fait aucune démarche officielle relativement à la réunion d'un congrès. Le comte de Bismark a invité les représentants des Etats du Sud de l'Allemagne et se rendra, à Berlin, pour assister à des négociations pour la paix.

Le *Moniteur prussien* est autorisé à repousser, comme une colomnie malveillante et dépourvue de tout fondement la nouvelle répandue par le *Gazette de Bavière* que contrairement aux conditions de l'armistice l'armée prussienne aurait continué, après le 29 juillet, à marcher en avant en Bavière causant ainsi des pertes considérables aux troupes bavaroises. L'armistice conclu, le 28 juillet, à Nicolsbourg avec M. Von der Pfordten, stipule ce qui suit :

Art. 1^{er} Entre les forces prussiennes et bavaroises est conclu un armistice de 3 semaines, qui courra à dater du 2 août.

Art. 2 Les détails militaires de l'armistice, la ligne de démarcation des deux armées, seront fixés par les commandants en chef respectifs sur la base de l'*uti possidetis* militaire.

Par conséquent, déclare le *Moniteur prussien*, aucun doute ne pouvait subsister sur le droit des Prussiens de marcher en avant et de continuer le combat jusqu'au 2 août ou jusqu'à la fixation de la ligne de démarcation.

Le *Moniteur prussien* contient une critique de la dépêche hanovrienne sur les négociations prusso-hanovriennes du 24 au 28 juin. Cette critique fait un exposé au-

thentique des négociations et accuse la dépêche hanovrienne d'avoir faussé les faits exposés. Le *Moniteur prussien* se rapportant à la dépêche hanovrienne du 13 mai, fait ressortir que le ci-devant gouvernement hanovrien négociait en même temps, avec la Prusse, une alliance de neutralité, et avec l'Autriche l'union de troupes hanovriennes avec les troupes autrichiennes, commandées par le général de Gablentz. Le Hanovre, ajoute le journal officiel, a manifesté par cela son manque de respect pour la morale publique qui est la seule base des relations politiques entre les différents Etats.

Berlin, 2 août, soir.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord*, s'occupant des explications que doit donner le discours du trône sur les changements de possession dans l'Allemagne du Nord, fait ressortir que le droit de la Prusse de s'incorporer les Etats vaincus est incontestablement, en vertu du droit des gens.

Les considérations politiques sont également en faveur d'une incorporation, les relations fédérales avec des souverains qui sont hostiles à la Prusse en même temps qu'ils sont en désaccord avec les représentants de leurs propres pays, ne présenteraient aucune chance de durée. Les intrigues actives des princes expulsés, en faveur d'un congrès, sont appuyées avec beaucoup d'empressement par les agents d'une puissance du Nord. Après de la France, ces intrigues n'auront pas de succès.

L'Empereur Napoléon, s'il faut s'en rapporter à la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, ne serait pas favorable à ces congrès. Il jugerait très bien qu'un congrès dirigé contre les succès remportés par la Prusse jetterait l'Europe dans de graves complications. L'attitude de l'Empereur des Français serait fondée sur la profonde conviction du prix qu'aura toujours pour la France l'amitié d'une puissante Prusse.

Augsbourg, 2 août.

Outre l'ambassadeur anglais, les représentants de la France, de la Belgique et de l'Espagne sont partis. Il ne reste plus, ici, que l'ambassadeur de Russie.

Mannheim, 2 août.

On mande de Stuttgart, en date d'aujourd'hui qu'un armistice a été conclu entre les Prussiens et les Wurtembergeois. La ligne de démarcation passe par Heidelberg et Gaxfeld. Les propriétés de l'Etat et des particuliers sont garanties. La *Nouvelle Gazette de Francefort*, l'un des journaux supprimés par les autorités

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

du 6 Aout 1866.

— N° 16. —

LE DÉMON DE L'ARGENT

V.

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 3 Aout)

— Excellent ami, murmura le jeune homme; mon malheur n'a fait que rendre ton affection plus vive et plus tendre. Si tout venait à tourner contre moi, tu n'abandonnerais pas le pauvre Berthold! Etre près de toi, demeurer avec toi, rêver ensemble d'art et d'avenir, épancher nos sentiments dans le sein l'un de l'autre.... C'est là un bonheur qui me fait jeter au ciel un regard de reconnaissance!... Si mon cœur n'était accablé de tristes pressentiments, je m'abandonnerais à la joie et je pousserais des cris d'allégresse.... Mais l'inférieure puissance de l'argent! mais Laure! Maintenant que nous voilà à sa porte, je sens un frisson glacial dans tous mes membres. Je suis honteux. Oserai-je t'accompagner, Conrad? Mon Dieu!

je ne suis vraiment plus le même homme; toute énergie m'abandonne; Je n'ai plus le droit d'aimer. — Supplier, trembler, rougir, voilà mon lot aujourd'hui! Oh! si l'argent n'est bon à autre chose, il donne du moins courage et confiance....

— Allons, calme-toi, Berthold, reprit le musicien, et sois plus maître de toi-même. Tu passes en un instant de la joie à la tristesse, du désespoir à l'espérance; calme-toi et sois homme. Voyons, relève la tête et n'abaisse pas sans raison devant M. Kemener. Il ne faut pas qu'il apprenne cette nouvelle imprévue par un autre que par toi. Ne crains rien: dis-lui simplement ce qui est arrivé. Allons, je vais sonner.

La porte s'ouvrit. Sur la demande de Conrad, la servante répondit que M. Kemener n'était pas à la maison, mais que mademoiselle Laure était dans la tonnelle, au bout de la pelouse qui tenait au jardin.

Berthold tremblait; une émotion dont il s'étonnait lui-même s'était emparée de lui. Jusqu'à cette heure, c'était toujours le regard assuré, le cœur content qu'il était entré dans cette maison. En ce moment, sa tête tombait sur sa poitrine, son cœur se serrait, et ses joues se couvraient de la rougeur de la honte.

Ce fut sous cette impression toute nouvelle qu'il s'approcha du berceau où se tenait la jeune fille? mais il n'eut pas plus tôt jeté un regard craintif sur Laure, qu'il poussa un cri douloureux, et porta les mains à son visage pour cacher les larmes qui remplirent soudain ses yeux. Qu'avait-il donc vu qui put lui causer une si vive émotion? Conrad lui-même le regardait sans rien comprendre. Quand Berthold était arrivé à l'impro-

visé devant le berceau, il avait aperçu Laure occupée à tresser une couronne. Les fleurs qu'elle façonnaient ainsi étaient des fleurs d'orange, et sous ses doigts leurs pétales parfumés formaient une couronne dont la blancheur virgineale égalait celle de la neige.... une couronne de mariée! Ce signe d'un bonheur, naguère sa plus chère espérance, et qu'il croyait perdu pour lui, avait arraché au jeune homme ce cri de douleur et d'effroi.

Laure et Conrad le considéraient. L'une avec anxiété, l'autre avec surprise; mais avant que l'un ou l'autre put dire un mot, Berthold s'affaissa sur le banc de la tonnelle, et s'écria d'une voix profondément altérée :

— O ma bonne Laure, notre rêve céleste ne se réalisera pas! Brisez, brisez cette couronne: sa vue me déchire le cœur....

— Qu'avez-vous, Berthold? demanda la jeune fille toute tremblante. Pour l'amour de Dieu, parlez clairement; votre émotion m'effraie.

— Laure, répondit-il, je ne possède plus rien au monde; je suis pauvre; avant de mourir, mon oncle m'a déshérité. La jeune fille le regarda, d'un air de doute.

— Monck a, par la ruse et le mensonge, arraché à mon oncle un testament qui me dépouille et qui le fait, lui, son légataire universel!

— Monck? s'écria la jeune fille sur le visage de laquelle se peignirent la colère et le mépris. Oh! voilà donc la cause de l'aversion secrète que j'ai toujours eue pour lui. Oui, j'avais le pressentiment de son inférieure perfidie; je frissonnais à son aspect, comme si j'avais compris qu'il ferait le malheur de celui que j'aime. Et il

vous a dépouillé de votre patrimoine! Viper qui rampe et se cache pour lancer son venin! Malheureux Berthold! Mais il ne faut pas vous désoler pour cela... Dieu saura punir le fourbe....

— A ces mots, elle se mit elle-même à fondre en larmes.

— C'est une triste catastrophe, n'est-ce pas, Laure? dit Berthold avec un soupir. Vous aussi, vous sentez que le beau rêve que nous osions former pour l'avenir peut s'évanouir sans laisser d'autre place qu'un désolant souvenir.... Peut-être est-ce la dernière fois qu'il me sera permis de prononcer en votre présence le doux nom d'amie!

Laure considérait tour à tour le jeune homme et le musicien; ses larmes avaient cessé de couler; sa physionomie n'exprimait que l'effroi et la surprise.

— Laure, poursuivit Berthold, ce n'est pas la perte de cet héritage qui me fait verser des larmes; ce qui m'épouvante et m'accable déjà, c'est la prévision d'un malheur plus grand. Il me semblait que Dieu vous avait fait naître pour devenir ma femme; plein de cette douce espérance, le chemin de la vie me semblait s'ouvrir devant nous comme celui du bonheur; je ne voyais à votre ciel que des étoiles de paix, d'affection et de félicité qui souriaient à notre union et à notre amour. Qui sait, mon amie, qui sait si le sort envieux ne nous a pas fermés ce ciel pour toujours?

La voix de Berthold, en prononçant ces derniers mots, avait pris un accent de tristesse si navrant, que Laure poussa une exclamation de douloureuse pitié. Toute tremblante, elle saisit la main du jeune homme :

— Que voulez-vous dire, Berthold ?

s'écria-t-elle. L'inconstance de la fortune vous fait-elle douter de mon amour? Non, non, ce soupçon serait une injure. Je ne vous ai pas aimé parce que vous étiez un jour possédé beaucoup d'argent. Ce qui m'attachait à vous, ce qui me faisait tresser avec joie cette couronne de mariée, ce n'est pas la richesse de votre cœur, la bonté de votre cœur, la noblesse de votre caractère. Ce que j'aime en vous, c'est l'ami de Dieu et des hommes; c'est le poète voué au culte de la vertu de la beauté de l'art. Si un démon pervers qui me songe qu'à l'argent, vous a ravi la succession de votre oncle, mon fiancé n'a pour moi tant rien perdu des trésors de son âme. Consolez-vous et soyez courageux. Berthold; songez encore une fois que vos larmes me font injure, et ayez confiance dans la fidélité de Laure!

— Ange de générosité, cœur adorable! répondit Berthold d'une voix qu'alteraient des larmes d'admiration.

— Il craint, Mademoiselle, que votre père ne l'éloigne de vous, dit le musicien dans le but évident de venir en aide à son ami et de donner à l'entretien une tournure décisive. M. Kemener fait grand cas de l'argent.

— Mon père; oui, mon père, murmura la jeune fille, devenue tout à coup pensif. — C'est s'adresser à moi m'effraie, Laure, reprit Berthold. Je suis pauvre; je ne possède plus rien; l'avenir n'a plus pour moi que l'incertitude. Votre père, me demandera sur quoi je compte pour vous assurer dans la société un sort en harmonie avec votre condition. Que répondrai-je? Ne jettera-t-il pas alors un regard de mépris sur l'humble poète? Mon Dieu! s'il allait me repousser, me séparer de vous et vous